

vu un visage blanc. Il faudrait donner à tous deux un sac, un bâton et une croix de bois.

— Oui, et les attacher tous deux au bûcher au milieu d'une bande d'Iroquois qui les écorcheraient et les feraient mourir à petit feu.

— Comme j'ai vu mourir un Jésuite, la prière sur les lèvres, ajouta brusquement une voix.

Et, celui qui venait de parler, se leva du siège qu'il occupait derrière de gros ballots qui l'avaient caché aux causeurs, et tourna ses pas vers la ville. Une pause de quelques instants s'en suivit.

— Quel est cet homme ?

— C'est l'Espion-hardi, répondit celui qui avait pris la défense du Jésuite et qui s'appelait Paul. J'ai entendu dire qu'il faisait partie, il y a quelques années, d'une expédition de Hurons qui était allée au secours de deux missionnaires tombés au pouvoir des Mohawks. C'est une triste histoire, mais qui se renouvelle si souvent dans ce pays sauvage, que les détails échappent à la mémoire. Je me rappelle cependant, qu'un des Jésuites a été sauvé, le père Jean Laval ; l'autre, un novice, était mort dans les tortures, avant qu'on fût devenu maître du village. L'Espion-hardi a raison : attachez au poteau le Jésuite et celui qui le raille, et vous verrez alors lequel des deux mourra avec le plus de calme, lequel des deux mourra en martyr. C'est à l'heure de la mort qu'on juge le mieux de la valeur de toute une vie, des motifs qui ont fait agir, et du but auquel on a tendu. C'est l'heure où les ruses ne peuvent plus servir, où les fautes pèsent sur la conscience et nous arrachent un cri d'effroi. La mort d'un seul Jésuite missionnaire a mille fois